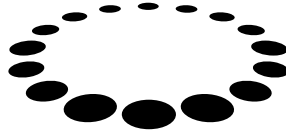


DÉBATS
SUR L'ÉDUCATION

www.debats.cat/en

**Comment créer des écoles résilientes
pour promouvoir l'apprentissage
de tous les élèves ?**

Boris Cyrulnik



DÉBATS SUR L'ÉDUCATION

**Comment créer des écoles résilientes
pour promouvoir l'apprentissage
de tous les élèves ?**
Boris Cyrulnik

DÉBATS SUR L'ÉDUCATION | 41

Une initiative de

En collaboration avec

FUNDACIÓ
Fundació
JAUME
Jaume
BOFILL
Bofill

 **UOC**
Universitat Oberta
de Catalunya

INSTITUT
FRANÇAIS
BARCELONA

gedisa
editorial

Transcription de Boris Cyrulnik discours à la Salle de Spectacles du L'Institut Français de Barcelone.
18 février 2016. Les débats sur l'éducation.

Vous trouverez toute l'information sur le projet Debats sur l'Éducation depuis sa création (personnes invitées, contenus, audios et vidéos des conférences et textes publiés) sur le site www.debats.cat.

Édition: Fundació Jaume Bofill
Provença, 324
08037 Barcelona
Tél. 93 458 87 00
fbofill@fbofill.cat
www.fbofill.cat

Cet ouvrage est régi par la licence Creative Commons d'Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Travaux Dérivés (by-nc-nd). La reproduction, distribution et communication publique de l'oeuvre sont autorisées à la condition de l'attribuer à l'auteur en citant son nom. L'utilisation commerciale de l'oeuvre, ainsi que la réalisation de travaux dérivés sont interdites.



Première édition : juin 2016

Auteur : Boris Cyrulnik
Coordinateur éditorial : Valtencir Mendes
Coordinateur technique : Anna Sadurní
Design graphique : Amador Garrell
Révision éditoriale : Samuel Blàzquez
Mise en page: Àtona Víctor Igual, SL
ISBN: 978-84-945263-4-3

Index

| | |
|---|----|
| Introduction..... | 5 |
| Avant le Traumatisme : Facteurs de protection..... | 6 |
| L'Événement qui nous traumatisme | 8 |
| Pendant et après l'événement : La structure du traumatisme et résilience | 10 |
| Conclusion..... | 26 |
| À propos de l'auteur | 27 |

Introduction

Merci de me présenter avec autant d'indulgence. Je vais essayer de faire une relation entre les théories et les expérimentations de la résilience et l'impact que ça va avoir sur l'éducation.

La définition de la résilience est simple et logique : comment se remettre à vivre le moins mal possible, le mieux possible, après un traumatisme psychologique. Il ne peut pas y avoir de définition plus simple.

En revanche, ce qui est beaucoup plus difficile, c'est de découvrir scientifiquement, biologiquement, psychologiquement, socialement et culturellement, quelles sont les conditions, les facteurs, qui vont permettre la reprise d'un processus, d'un nouveau développement après un traumatisme. Là il faut une démarche scientifique et il faut associer des disciplines différentes pour répondre à cette question.

C'est ce que je vais essayer de faire pendant les 5 heures que vous m'avez accordées.

Je propose de faire le schéma suivant :

- avant le traumatisme
- l'événement qui nous traumatise
- pendant l'événement
- la structure du traumatisme
- et après l'événement, qu'est ce que l'on doit faire pour déclencher un processus de résilience.

Avant le Traumatisme : Facteurs de protection

On va passer quelques minutes avant le traumatisme, c'est l'acquisition de facteurs de protection.

Principalement, deux facteurs de protection : c'est-à-dire que chez le bébé préverbal, il faut que la niche sensorielle, affective, soit organisée autour du bébé pour qu'il puisse acquérir au moins deux facteurs de protection, pas de résilience, de protection.

Premier facteur de protection: l'acquisition d'un sentiment d'attachement confiant. Cet attachement confiant s'imprègne biologiquement dans le bébé si la niche sensorielle est stable et structurée au moins jusqu'à l'apparition du langage, c'est-à-dire vers le 18e ou le 20e mois. Et cette acquisition d'un sentiment de confiance en soi commence pendant la grossesse. Parce que l'on sait que si les mères sont stressées pendant la grossesse, le bébé acquiert une vulnérabilité neurologique pendant la grossesse. Donc, ça veut dire que si on peut sécuriser la mère parce que le mari est gentil, parce que la famille est solide, parce que la culture est en paix, parce qu'il n'y a pas de précarité sociale, l'enfant, à ce moment là, acquiert un facteur de stabilité affective. Un sentiment de confiance s'imprègne biologiquement dans sa mémoire et on le voit maintenant en neuro-imagerie, un enfant sécurisé circuite des neurones, des traces, qui lui apprennent à réguler ses émotions. Et le deuxième facteur, c'est l'aptitude à mentaliser. C'est-à-dire qu'un bébé peut mentaliser avec des sourires, avec des gestes, avec des mimiques, et plus tard avec des dessins, avec de petits scénarios comportementaux et, avant la parole, un enfant peut déjà mentaliser. Et s'il a appris et mentalisé ces deux facteurs de protection, quand un malheur de la vie lui arrivera, parce qu'il n'y a pas de vie sans épreuve, pas de vie sans malheur, pas de vie sans souffrance, un enfant renforcé par ces

interactions va souffrir mais il gardera dans sa mémoire le sentiment biologiquement tracé dans son cerveau : je peux appeler au secours, je sais que quelqu'un va m'aider, je garde la confiance en moi car je sais ce qu'il faut faire pour me faire aider.

L'Événement qui nous traumatise

Deuxième chapitre, pendant l'agression : les enfants qui ont acquis ces facteurs de protection vont souffrir en cas de malheur, mais ils gardent l'espoir au fond d'eux et ils vont mieux se défendre.

Pendant l'agression, si l'agression est au loin, les enfants sont moins traumatisés que si l'agression est proche. Malheureusement, la plupart des agressions sont au sein de la famille, ou près de la famille. Surtout maintenant en Occident, il n'y a presque plus d'orphelins, mais il y a beaucoup d'enfants en difficulté développementale parce que leurs parents sont malheureux, parce qu'il y a un conflit conjugal, parce qu'il y a une précarité sociale, parce qu'il y a une guerre, et les enfants se développent dans une niche sensorielle insécurisante, et ils n'acquièrent pas ces facteurs de protection.

La plupart de ces agressions sont dans la famille ou près de la famille, donc ça les agresse beaucoup plus car non seulement l'enfant est agressé mais il est agressé par celui dont il attendait la protection, c'est-à-dire qu'il est agressé et trahi. Deux agressions. Une cascade d'agressions. Et là la résilience sera plus difficile, mais il faut tenir compte des facteurs de protection acquis avant le traumatisme.

Si le lien avant l'événement traumatisant a été bien tissé, l'enfant, l'adulte ou l'adolescent va souffrir mais il va se débattre, il va combattre et il va savoir ce qu'il faut faire pour se remettre à vivre le moins mal possible, c'est la définition de la résilience.

Si le lien n'a jamais été tissé avant, le cerveau est malformé. Lorsqu'on a fait des scanners chez les petits enfants roumains abandonnés pendant les premières années de leur vie, ils avaient tous les deux lobes préfrontaux atrophiés. Facile à voir, même au scanner de ville. Et le lobe préfrontal ne pouvait plus inhiber le socle neurologique de la frayeur qui est

une amande de neurones qui est à la base du cerveau, ce qui veut dire que pour ces enfants, tout était une alerte, une information car ils ne pouvaient plus réguler neurologiquement l'information, quand on leur disait bonjour, ils avaient peur ; quand on leur souriait, ils s'auto-agressaient, ils se tapaient la tête, ils se mordaient, car pour eux tout était une agression parce que la carence affective précoce avait détruit les deux lobes préfrontaux.

Là, la résilience est possible, mais elle sera plus difficile, et si l'isolement affectif a été long et intense, la résilience sera très difficile.

Troisième possibilité, le traumatisme développemental. Quand on est bien développé et qu'on souffre un traumatisme aigu, et si après on est bien soutenu, la résilience sera facile. Si on a été isolé, tout va devenir un traumatisme pour nous. Tout est une agression, et si en plus on n'est pas soutenu après le traumatisme, la résilience sera très difficile. Et si le lien a été mal tissé, il faut que des professionnels de la petite enfance interviennent pour déclencher un processus de résilience, c'est possible, mais il faudra travailler. Alors que pour les orphelins bien développés dans leur famille, un malheur arrive, la guerre, les parents sont tués dans un accident de voiture, un malheur arrive, ils sont rapidement soutenus et la résilience c'est du gâteau. Ils repartent tout de suite, la résilience est facile.

S'il n'y a pas eu de lien et si le cerveau est abîmé, et qu'il n'y a pas un soutien, la résilience sera très difficile.

Pendant et après l'événement : La structure du traumatisme et résilience

Troisième chapitre : après le traumatisme. Encore deux mots à retenir : soutien et sens.

Il faut qu'il y ait un soutien affectif préverbal. Je suis là, tu parleras quand tu voudras, tu peux compter sur moi. Et un jour tu auras envie de parler, un jour tu auras envie de comprendre ce qui t'es arrivé et je suis à ta disposition. Si tu as envie de parler maintenant, je t'écoute, si tu as envie de parler plus tard, on parlera plus tard, mais il faut qu'il y ait une présence sécurisante.

Or, tous les éducateurs ne sont pas sécurisants, tous les psychothérapeutes ne sont pas sécurisants et là, le psychothérapeute et l'éducateur sécurisant, c'est un contrat ou une transaction qui se passe entre l'enfant et le psychothérapeute. Un psychothérapeute peut très bien être sécurisant pour un enfant et insécurisant pour un autre enfant qui n'a pas besoin de ce style relationnel. Donc c'est une transaction entre le psychothérapeute ou l'éducateur et l'enfant. Certaines transactions marchent bien et d'autres ne marchent pas.

Cette nuance est importante car ça permet de comprendre qu'il y a un travail à faire dans la durée, parfois très facile, parfois très difficile.

Le dernier mot de la résilience après le traumatisme, c'est la contrainte de donner sens à ce qui nous est arrivé, c'est-à-dire comprendre ce qui nous est arrivé pour maîtriser l'agression. Si on est laissé seul, on va répéter, répéter, répéter et on va renforcer la mémoire du traumatisme. Mais si on est soutenu et on peut faire un travail de parole, on va remanier la représentation du malheur qui nous est arrivé et là on va travailler à déclencher un processus de résilience. Non seulement c'est facile, mais ça devient intéressant. Parce qu'on comprend enfin et on fait quelque

chose de sa blessure. Et la plupart des artistes, notamment les cinéastes, les écrivains, ont souvent été des enfants blessés qui ont transformé leur blessure en œuvre d'art. Si vous ne me croyez pas, allez dans les musées et imaginez que vous supprimez le malheur de la condition humaine. Vous fermez tous les musées, il n'y aura plus de cinéma, plus de romans, plus de pièces de théâtre. Mais par bonheur, il y a des malheurs. Le malheur est inévitable, personne n'y échappe, mais si on a acquis des facteurs de protection et si intentionnellement notre culture a proposé le soutien et le sens, on va pouvoir déclencher un processus de résilience. Mais ça veut dire donc qu'on est responsables de ce processus.

Les pays de l'Europe du Nord ont travaillé ce que je viens de vous expliquer. Ils ont fait des réformes politiques pour améliorer la condition des enfants au cours des premières années. Des congés parentaux très longs, de 6 à 9 mois pour la maman, de 3 à 5 ans pour les deux parents. Ils retardent l'entrée à l'école, et le résultat c'est qu'à 15 ans, ils ont les meilleurs résultats aux évaluations scolaires de l'Unesco parce qu'en ralentissant les enfants, ils leur ont donné confiance en eux. Et les petits Finlandais sont très mauvais dans leurs petites années et en deux ans ils ont récupéré leur retard et ils deviennent médaille d'or aux évaluations Pisa.

Alors que pour les Coréens et les Japonais, l'école est une forme de maltraitance, tellement ils font travailler les enfants de manière violente. Deux écoles, l'école du jour et l'école la nuit, dans des caves, et les enfants ne peuvent pas dormir. Ils obtiennent d'excellents résultats à un prix humain exorbitant : suicide, dépression, trouble du développement. Ils obtiennent d'excellents résultats scolaires, moins bons que les Finlandais, mais à un prix humain effrayant. Alors que les Finlandais obtiennent de meilleurs résultats scolaires et ils ont diminué les suicides et les troubles psychiques de 50 % en 10 ans.

C'est scientifique, on peut faire une évaluation de cette évolution et politiquement, éducationnellement, on sait ce que l'on doit faire pour améliorer la protection des enfants. Et ça ne rend pas les parents malheureux ! Quand les enfants vont bien, ça ne rend pas les parents malheureux.

L'attachement — qui permet de repérer les enfants qui ont une apti-

tude à la parole, au dessin et qui permet de repérer les enfants faciles à aider — l'attachement, ce n'est pas un os, l'attachement, c'est une relation affective, ça veut dire que quand un enfant est maltraité... On a eu l'occasion, avec leur accord, d'observer des enfants maltraités chez eux, ils sont évitants chez eux et certains sont sécures, confiants, à l'école. Ce n'est pas la majorité, mais ça arrive. Et quand on observe des différences de comportement stupéfiantes et que l'on parle avec ces enfants, ils nous expliquent, ils nous disent: « mais l'école c'est le seul endroit où on me parle gentiment. C'est le seul endroit où on m'apprend des choses intéressantes, je suis heureux d'apprendre ce que l'on me propose ».

Pour illustrer ce cas, il y a une fille que l'on avait suivie chez elle, elle était évitante, parce que dans sa mémoire, elle attendait d'être maltraitée. Elle était maltraitée chez elle, donc elle attendait d'être maltraitée par les éducateurs ou dans les familles d'accueil et elle était toujours craintive, mais pas à l'école. Ce n'est pas la majorité, mais ça existe, mais à l'école elle était chef de classe, elle était leader dans sa classe. Elle était épanouie, elle était gaie et elle était excellente élève. Elle était épanouie, ce n'était pas du tout la même fille.

Donc l'attachement ce n'est pas un os, c'est plein d'espoir. C'est-à-dire que quand on voit un enfant qui s'auto-agresse, comme je l'ai vu en Roumanie, ou dès qu'un enfant est abandonné, ces enfants on a du mal à les aider car si on leur parle gentiment ils ont peur de nous et ils nous agressent ou ils s'agressent. Et bien, si on rassure ces enfants, ils apprennent à s'aimer et à nous aimer et ils rattrapent leur retard en un an ou deux, très rapidement.

On peut voir apparaître des résiliences immédiates et non durables. Par exemple, je travaille à Toulon, qui est un port de guerre en France, et je travaille beaucoup avec des médecins militaires. La France est en guerre actuellement, il y a 10 000 soldats qui font la guerre.

Toutes les guerres sont dégueulasses, et les guerres modernes, actuelles, asymétriques, sont encore plus dégueulasses. Parce que les soldats mettent les enfants en première ligne, et les soldats français savent qu'ils ont des explosifs autour de la taille et des soldats français tuent des enfants. Ils rentrent chez eux ravagés, désespérés, et il y a plus de morts par suicide. Les soldats meurent plus après, chez eux, par suicide,

qu'au cours du combat parce qu'ils sont terrifiés par ce qu'ils ont fait. Et là il y a énormément de syndromes psychotraumatiques, avec suicide.

Et là ce qui se passe c'est que ces soldats qui ont vu et fait des horreurs, qui ont tué des enfants, parce qu'ils savent que les enfants vont mourir, ils ont des ceintures d'explosifs, ils vont mourir. Donc ils tirent sur les enfants, les enfants meurent tout seuls ou s'ils ne tirent pas sur les enfants, les enfants meurent avec eux. Et parfois les enfants n'avaient pas d'explosifs autour de la taille, et les soldats ont tiré. C'est effrayant, ils rentrent avec des syndromes psychotraumatiques terribles et beaucoup se suicident.

On les entoure, on croit que la résilience est déclenchée et, plus tard, 10 ans, 20 ans, un événement arrive dans leur vie et leur rappelle ce qui est tracé dans leur mémoire et on voit réapparaître le syndrome psychotraumatique 10 ans, 20 ans plus tard. On croyait que le syndrome psychotraumatique était réglé, mais il avait été mis de côté, enfoui, mais il n'avait pas été réglé parce qu'il n'avait pas été élaboré par la parole et par l'affection. Les soldats n'avaient pas travaillé, n'avaient pas remanié la mémoire, n'avaient pas parlé, n'avaient pas écrit et n'avaient pas cherché à comprendre. Ils avaient été sécurisés, mais on ne les avait pas aidés. La sécurisation avait été momentanée et on voit réapparaître le syndrome psychotraumatique et la phrase qu'ils disent presque toujours, c'est : « J'en souffre comme si ça venait d'arriver ». C'est la phrase qu'ils répètent très souvent.

Donc avant, on voit qu'il faut préparer la protection et on voit qu'il y a des facteurs de vulnérabilité acquis avant. Ceux qui ont été isolés affectivement, j'en ai beaucoup parlé, quelle que soit la cause de l'isolement, mort de la mère, conflit conjugal,... Parce que même quand les parents sont en conflit entre eux, ils disent, on n'a pas touché l'enfant mais c'est faux. Quand les parents sont en conflit entre eux, c'est une agression pour les enfants parce qu'ils voient leurs parents crier, casser la vaisselle ou se battre et les enfants ont peur. Ils sont terrorisés, traumatisés, même s'ils ne sont pas battus physiquement, ils sont quand même traumatisés.

Parfois la vie est difficile et on voit qu'il y a des populations vulnérables. Ce sont ceux qui ont été isolés, les célibataires sont vulnérables.

Le mariage est un facteur de protection et pourtant le mariage ce n'est pas toujours le paradis parce que l'on a des sexes différents, des valeurs différentes, des idées différentes... Et bien, les personnes mariées ont une espérance de vie plus élevée que les célibataires, ils ont moins d'angoisses que les célibataires et quand il y a les malheurs de la vie, et bien ils ont un soutien affectif et ils s'en remettent mieux que les célibataires. Donc, si vous voulez aller bien, mariez-vous!

Il y a les expériences traumatiques avant qui n'ont pas été secourues, qui n'ont pas été aidées, comme les soldats français actuellement en Afghanistan ou au Mali.

Ceux qui ont été aidés souffrent, et ils deviennent résilients, et ceux qui n'ont pas été aidés souffrent deux fois plus. Ils ont été vulnérabilisés par un incident et le fait qu'ils ont été abandonnés est inscrit dans leur mémoire et ceux-là souffrent encore plus. Il y a des facteurs très précoces de ces facteurs de protection.

Nous, politiquement, psychologiquement, humainement, nous sommes responsables, nous pouvons disposer de facteurs de résilience. On a un facteur de liberté et il nous responsabilise. On peut augmenter les congés parentaux, on peut demander au couple de faire un effort au moins jusqu'à l'apparition du langage, c'est-à-dire jusqu'au vingtième mois. Vous êtes malheureux ensemble, faites un effort jusqu'au vingtième mois, le bébé en profitera. Et après battez-vous ou disputez-vous, allez divorcer, faites ce que vous pouvez, mais au moins pendant 20 mois faites un effort. Le bébé sentira quand même quelque chose, mais il sera moins traumatisé.

Alors, un enfant qui a acquis ces facteurs de protection, acquiert le premier l'accès au langage, et là je quitte la biologie pour entrer dans la langue maternelle, à 20 mois ou 30 mois.

Lorsque les enfants, dès 10 mois, 12 mois, ont acquis l'attachement confiant et l'aptitude à la mentalisation, lorsqu'on les met expérimentalement dans une pièce où il y a un adulte qui a pour consigne de ne pas dire un mot et de ne pas sourire, l'enfant rentre dans la pièce, il voit cet adulte, il a un petit stress, il s'approche de l'adulte, il lui fait un babil, un sourire, il tire sur la manche, sur la robe souvent, sur la jupe, et il transforme l'adulte en bonne mère en 30 secondes, car l'enfant ayant acquis

la confiance en lui interagit et c'est lui qui rend l'adulte bonne mère. Parce que c'est difficile de résister à un enfant, il a un babil, il nous offre un morceau de son gâteau, et ça y est, on est séduit, on se laisse séduire, et une fois qu'il nous a séduits il nous a transformés en une bonne maman. À ce moment-là, la résilience c'est du gâteau.

Or, un enfant sur 3 n'a pas acquis ce facteur protection car sa mère est malade, parce qu'il y a eu une tragédie familiale, parce qu'il y a eu une maladie, parce qu'il y a la précarité sociale, parce que les parents ne savent pas comment manger et où dormir le soir, donc les parents sont insécurisants, non pas à cause d'eux mais à cause du malheur social, à cause de la précarité sociale. Les parents sont trop malheureux pour être sécurisants, du coup les enfants ne sont pas sécurisés. Et ces enfants-là, quand on les mets en présence de l'adulte silencieux et sévère, ils ont peur de l'adulte et se mettent en périphérie. Ils évitent le regard, ils augmentent les activités autocentrées, ils ne transforment pas l'adulte en bonne mère. Ils restent insécurisés, on a raté un facteur de résilience car on n'a pas compris qu'il fallait ou bien aider les parents ou bien trouver un substitut parental pour sécuriser les parents. C'est faisable, on ne l'avait pas compris, on ne l'avait pas vu, on a eu tort.

On peut sécuriser la mère, parce que son mari est violent, les séparer, parce que la mère est malheureuse, parce qu'il y a la guerre, parce que la vie est difficile. On sait ce qu'il faut faire même si ce n'est pas toujours facile à faire.

On voit maintenant que c'est important d'agir sur le foyer. Or, les mères ont un privilège affectif.

J'ai travaillé en Suède. Il y a quelques semaines, j'étais à Helsinki où il y avait -25°. L'ambiance y est chaleureuse, peut-être parce qu'il y a moins 25°, les gens sourient tout le temps, les gens se parlent gentiment, il n'y a pas un cri dans les écoles, les gens jouent, sourient, c'est paisible, parce que les enfants sont ralentis. Ils sont sécurisés, ils n'ont pas peur des adultes, ils jouent tout le temps et quand quelque chose ne va pas, ils savent le dire, ils savent s'exprimer.

Il y a une ambiance chaleureuse dans un pays où il fait -25°. Expliquez-moi comment c'est possible !? La culture des pays de l'Europe du Nord, inspirée par les théories de l'attachement, a fait des réformes édu-

catives inspirées par les théories de l'attachement et ils ont évalué les résultats, parce que ce sont tout de même des régimes où ça coûte cher de créer des métiers de la petite enfance, ça coûte cher de former les gens à l'attachement, c'est une formation. J'ai lu il n'y a pas longtemps...

En Norvège, parce qu'ils sont de culture américaine, de plus en plus, ce sont des Nord-européens. S'ils donnent de l'argent, il faut savoir ce que ça rapporte ensuite. À propos de leurs enfants, ils ont fait une évaluation financière de retour sur investissement.

C'est peut-être un peu cynique quand on parle d'éducation, n'empêche que bien élever un enfant, développer l'attachement confiant chez un enfant, c'est une bonne affaire financièrement. C'est-à-dire que c'est cynique, mais je crois que c'est vrai.

Alors on a travaillé sur des jeunes mères qui avaient été très agressées dans leur enfance. Des mères victimes d'inceste dans leur enfance. Ces mères avaient ensuite eu un enfant avec un homme qu'elles avaient choisi. Avec des gens de mon équipe, je leur avais demandé l'autorisation de filmer la première interaction de la jeune maman avec son bébé. Elles ont toutes refusé d'être filmées mais elles ont accepté qu'on soit là, présents, et que l'on observe sans filmer. C'est ce qu'on a fait.

C'est une petite population, car ça a été difficile à trouver, mais on a trouvé 12 jeunes mères qui avaient été victimes d'inceste dans leur enfance et qui devenaient mère souhaitée à l'âge de 18, 20 ou 22 ans. Toutes ces jeunes mères avaient peur du bébé qu'elles venaient de mettre au monde. Elles étaient évitantes, hésitantes, raides, et quand on parlait avec elles, on leur disait qu'on avait l'impression qu'elles avaient peur du bébé et elles disaient que c'était vrai. Le bébé venait de naître et quand on parlait avec elles et on leur demandait d'expliquer comment on peut avoir peur d'un bébé et toutes nous répondaient : si c'est un garçon, ce sera un violeur ; si c'est une fille, elle sera violée.

C'est-à-dire que ce qui a été inscrit dans leur mémoire à cause du malheur de leur enfance, lorsqu'elles voyaient le bébé évoquait le traumatisme passé parce que personne n'avait aidé ces jeunes mamans.

Or, dès l'instant où les gens avec qui je travaillais, non verbalement, leur mettaient la main sur l'épaule ou prenaient le bras de la jeune maman, elle était sécurisée par l'éducateur ou l'éducatrice qu'elle connais-

sait. Dès qu'elle était sécurisée, elle prenait plaisir à explorer et jouer avec son bébé. Elle était réchauffée en 30 secondes par la présence sécurisante d'un éducateur. Quand c'est comme ça, c'est facile de déclencher un processus de résilience.

Il faut que l'on prenne conscience que c'est facile et que l'on prenne les décisions politiques et éducatives pour renforcer ces facteurs de protection.

J'ai 79 ans, je vais bientôt faire mon adolescence...

Je suis un enfant d'émigré et l'école, en France, quand j'étais enfant, c'était un facteur d'intégration.

Les Espagnols de la guerre civile ont d'abord été mal accueillis en France. Ils ont été mis dans des camps et gardés par des gendarmes français, et puis ils ont été bien accueillis par la France. Mais dans un premier temps ils ont été mal accueillis.

Les juifs d'Europe centrale ont pratiquement tous été tués pendant la guerre par le gouvernement du Maréchal Pétain, et après la guerre, l'école a été un facteur d'intégration. Tous ces enfants d'immigrés ont été heureux à l'école, ils ont été bons élèves. Tous se sont intégrés, les Espagnols, les Italiens, les juifs d'Europe centrale ont été de bons élèves parce que l'école c'était le lieu de l'intégration, le lieu de la gentillesse, où l'on parlait gentiment et où on apprenait des choses intéressantes. Ce n'est plus le cas en France aujourd'hui.

C'est-à-dire que quand j'étais étudiant en médecine, les enfants de pauvres représentaient à peu près entre 11 et 13 % dans les facultés. Savez-vous combien il y a d'enfants de pauvres dans les facultés de médecine aujourd'hui en France ? 1 %

C'est-à-dire que l'école est le facteur qui répète les inégalités et qui les entretient alors qu'il y a une génération, l'école combattait les inégalités.

Il y avait des inégalités, mais moins qu'aujourd'hui.

Maintenant, l'école a besoin de faire une réforme, ou alors on massacre les pauvres. Ça peut être une politique aussi. Il y a beaucoup de pays qui ont décidé cette politique. On massacre les pauvres et tant pis pour eux, ils vont rester pauvres toute leur vie et la pauvreté se transmet à travers les générations. Il y a des politiques qui sont faites comme cela,

mais ce sont des politiques explosives car les pauvres ne sont pas heureux et à la moindre défaillance culturelle, il peut y avoir de graves explosions sociales. Ou bien on décide de faire des réformes éducatives comme l'ont fait les pays du Nord, comme le font les Brésiliens, comme ne le font pas les Coréens, comme ne le font pas les Japonais.

Je rentre du Japon où l'école est une forme de maltraitance. Ils le disent eux-mêmes, ils me l'ont expliqué. Là il y a une bombe sociale à retardement qui est en train de se mettre en place parce qu'il y a une inégalité sociale. Les enfants de pauvres sont voués à rester pauvres et à vivre difficilement.

Et ça pose un autre problème politique. Plus on fait la sélection scolaire tôt, plus on renforce les inégalités sociales. Et on voit qu'il y a de plus en plus de passerelles vers les universités. C'est une bonne réforme française. Il y a beaucoup d'étudiants français qui viennent faire leurs études en Espagne dans le cadre d'Erasmus. Et ils se plaisent en Espagne, ils sont heureux. Alors que dans les universités françaises, maintenant, il commence à y avoir de plus en plus de passerelles, mais moins qu'aux États-Unis, moins qu'au Québec. Au Canada, une infirmière peut devenir prof d'université. J'en connais. En France, c'est impossible. Il y a barrage.

Un éducateur peut devenir prof d'université en Belgique, mais pas en France.

Donc il commence à y avoir des réformes éducatives pour l'école, pour l'université et on peut les évaluer.

L'idée que je propose, c'est que, finalement, l'attachement qui est un facteur de protection, la mentalisation, qui est un facteur de protection, on peut décider intentionnellement, politiquement, de faire des politiques éducatives qui vont renforcer la protection et qui, en cas de malheur, vont faciliter la résilience.

Et si on ne le fait pas, on est responsables, coupables, de ne pas l'avoir fait. Il faut l'expliquer à nos politiciens, à nos décideurs.

J'ai fait partie, en France, de la Commission Attali - j'ai vu que vous l'aviez invité. Cette Commission voulait proposer des réformes au gouvernement de notre ancien président. Je ne connais rien en économie, et quand j'assistais aux réunions et que les économistes parlaient entre eux,

je ne comprenais pas un mot de ce qu'ils disaient, mais j'avais trois rapports à faire:

1. l'interaction précoce que je viens de vous résumer
2. le développement des neurosciences
3. et la maladie d'Alzheimer qui est en train de se développer énormément.

Et là j'ai réussi à faire croire que j'avais deux ou trois connaissances. Et au moment où on a remis ce rapport à notre ancien président, il s'appelait Sarkozy, je ne sais pas s'il a été connu en Espagne, j'ai parlé le premier parce que je parlais des interactions précoces, et pendant que je faisais mon rapport, il était en train de twitter et d'écrire ses messages. Donc, j'en ai conclu que je l'ai moyennement intéressé.

Ensuite, il est allé voir Jacques Attali et il lui a dit « je ne sais pas ce que les bébés ont à faire dans l'économie ». Je n'ai pas eu le talent de le convaincre que c'est une bonne affaire de s'occuper des bébés, c'est une bonne affaire de protéger le couple parental. Un enfant malheureux, désocialisé, va être malheureux, va rendre sa famille malheureuse, et va coûter très cher à l'État. Un enfant sécurisé va être heureux à l'école, il va apprendre un métier. Il va être heureux mais il aura sa part de malheur dans la vie comme tout le monde, il aura des coups mais il résistera mieux et il redémarrera mieux après le malheur. Il rendra moins malheureuse sa famille qui va le soutenir. Il va s'en sortir, il va connaître un bon processus de résilience et ça coûtera moins cher à l'État.

Je n'ai pas réussi à convaincre Sarkozy qu'il fallait faire ça. S'il y a des gens dans la salle qui le connaissent, vous envoyez des lettres anonymes à Sarkozy. Mais maintenant c'est trop tard...

Mais ça ne veut pas dire que tout est réglé. Lorsqu'on reprend un bon développement résilient après l'agonie traumatique, on ne redevient pas comme avant. C'est pour cela que je n'emploie jamais le terme guérison, car ces enfants et ces adultes traumatisés ils ne sont pas malades, ils sont malheureux. Ils sont malheureux car il y a du malheur autour d'eux, en eux, mais ce ne sont pas des malades, donc je n'emploie pas le terme guérison.

Même quand on les entoure bien et qu'ils reprennent un bon développement, ils n'oublient jamais ce qui leur est arrivé. Mais ils ne se soumettent pas à la blessure, ils savent qu'ils peuvent s'engager, ils peuvent témoigner, écrire, devenir artistes, entrer dans une association. Ils ne sont plus passifs, ils peuvent s'engager et participer à un processus de résilience.

Beaucoup de ces enfants traumatisés deviennent psychologues ou psychiatres ensuite, ce qui prouve qu'il y a de graves séquelles. Mais ils ont fait quelque chose de leur blessure, ils ne se sont pas soumis à leur blessure. Ils n'ont pas oublié, ils se sont engagés, ça veut dire quand même qu'on a été sensibilisés et c'est peut-être, quand même, un facteur de vulnérabilité qui reste toute notre vie, mais on sait affronter, on n'est pas soumis, on peut écrire une pièce de théâtre, entrer dans une association. On peut ne pas se soumettre à sa blessure.

Une trace de vulnérabilité fréquente, c'est que ces enfants deviennent psychologiquement mûrs, matures, trop tôt. Quand on les aide à déclencher un processus de résilience, c'est souvent des petits vieux.

On le voit souvent en France, chez les Français d'origine magrébine qui ont sauvé la France. Les Magrébins ont libéré le Sud de la France. Quand j'étais enfant, il y avait les spahis algériens et les spahis marocains. Ils étaient magnifiques dans leur beau costume blanc et vert. Ils ont remporté la bataille de Monte Cassino. Ils ont libéré Toulon et Marseille. On les vénérait. Et ensuite, ils ont été exploités par l'industrie française et par leurs familles algériennes car ils envoyaient tout leur argent en Algérie et ils vivaient comme des grands pauvres. Quand leurs enfants sont arrivés en France, ces hommes exploités par l'industrie française et par leur propre famille étaient insécurisants pour leurs enfants parce qu'ils ne parlaient pas français, alors que ça faisait 30 ou 40 ans qu'ils habitaient en France. Parce qu'ils n'avaient fait que travailler et donner tout ce qu'ils gagnaient à leur famille, à leur femme. Et la culture française, en les accueillant ainsi en avait fait des parents insécurisants.

On a le paradoxe de la deuxième génération que ne comprennent pas les Français. Ils disent : on accueille la deuxième génération dans nos écoles, ce qui est vrai, on leur donne des bourses et ils sont agressifs avec la France. C'est là qu'on trouve les indicateurs de mal-être, de

non-résilience, et c'est dans la deuxième génération qu'on le trouve, car la première génération qu'on a exploitée n'a pas dit un mot. Ils ont souffert en silence. On les a empêchés de déclencher un facteur de résilience qui aurait sécurisé leurs enfants et il n'y aurait pas eu le paradoxe de la deuxième génération. Mais en massacrant ces hommes, en les exploitant, ils ne se sont pas plaints, ils ont souffert, ils n'ont pas dit un mot, ils ne se sont pas rebellés mais ils sont devenus insécurisants pour leurs enfants et ce sont leurs enfants qui protestent.

Donc il y a un contresens entre la culture française et les Français de deuxième génération d'origine magrébine.

On voit des petites filles de 10 ans qui parlent bien français, qui, elles, ont tout compris de l'école, des rituels, et ce sont ces petites filles qui prennent en charge la famille, les parents, qui remplissent les papiers, qui vont chercher leurs petits frères à l'école, et ce sont ces petites filles de 10 ans qui font tout. On les admire, on a tort. Elles ont 10 ans et elles doivent jouer et aller à l'école. C'est leur rôle social. À 10 ans, ce n'est pas l'âge de faire les papiers de papa et maman, de les prendre en charge. À 10 ans, on va à l'école et on joue.

Il y a des contresens entre les cultures parce qu'on n'a pas assez travaillé les processus de résilience.

Je vais terminer en disant que maintenant on a quitté la biologie, on a quitté l'affectivité et on va rentrer dans les récits. La manière dont on parle du trouble ou du traumatisme peut être un facteur de résilience ou empêcher la résilience.

Par exemple si vous me faites taire.

Par exemple, les femmes violées. Si les femmes ont été violées, c'est certainement qu'elles ont provoqué le violeur. C'est un stéréotype scandaleux qu'on entend encore aujourd'hui. Les femmes agressées sexuellement le prononcent parfois elles-mêmes. Elles disent sans le faire exprès: « j'ai dû le provoquer », parce qu'elles ont intériorisé le stéréotype de la culture. C'est un scandale. Car non seulement elles sont agressées sexuellement, mais elles sont rendues responsables de l'agression qu'elles ont subie. Comment voulez-vous qu'elles déclenchent un processus de résilience? On les fait taire et on les rend coupables alors qu'elles sont victimes ! Donc on empêche la résilience avec cette phrase tragique.

Il y a aussi une autre phrase tragique, c'est : « un enfant maltraité deviendra un parent maltraitant ». C'est un crime, cette phrase est un crime. D'abord parce que c'est faux. Quand on fait des études scientifiques avec des sociologues, avec des neurologues, on se rend compte que dès qu'on sécurise les enfants maltraités, ils recommencent un processus d'abord neurologique de résilience et, si on leur donne la parole, et si on les soutient, ils ne deviendront jamais des parents maltraitants. Et on le sait car on a fait des études longitudinales, des suivis sur des populations de mille enfants maltraités qui ont été suivis pendant 30 ans.

Si on ne les suit pas, qu'ils ont été maltraités et on les met dans des institutions et on ne s'occupe pas d'eux, 30 % de ces enfants, en effet, deviennent des parents maltraitants. C'est 15 ou 20 fois plus que la population générale. C'est quand même 70 % qui ne répètent pas la maltraitance, mais qui entendent le récit autour d'eux. Toi tu as été un petit garçon maltraité, donc si par malheur tu te maries et si par malheur tu as des enfants, tu seras un père maltraitant comme ton propre père.

J'ai suivi des petits patients qui pensaient au suicide, je crois qu'il y a eu des suicides, à cause de cette phrase, c'est cette phrase qui est une malédiction.

Lorsqu'on a suivi ces enfants maltraités, durablement, très maltraités, très altérés, on les a suivis dans des institutions qui appliquaient les principes de la résilience, on travaille avec eux, et on a fait un suivi avec l'aide de sociologues pendant 30 ans.

Vous savez combien d'enfants maltraités devenus père ou mère ont répété la maltraitance ? Zéro ! Aucun n'a répété la maltraitance. C'est-à-dire que ce qui provoquait la répétition de la maltraitance c'était la malédiction des phrases et l'abandon des enfants maltraités. Dès qu'on les sécurisait, qu'on les éduquait et qu'on leur expliquait les principes de la résilience, aucun ne répétait la maltraitance, zéro.

Donc, il y a des méthodes éducatives et des manières de parler de la souffrance de ces enfants qui permet d'empêcher le processus de résilience ou de le faciliter.

Si on dit, il y a une malédiction, tu vas devenir un père maltraitant, ils ont peur de l'amour dont ils ont besoin, et si par malheur ils tombent

amoureux, ce qui peut arriver, ils ont peur de l'amour dont ils ont tellement besoin, mais ils sont terrorisés par l'affectivité, on en a beaucoup parlé avec eux.

Il leur arrive d'agresser le garçon ou la fille qu'ils aiment, ils sont ambivalents. Ils surinvestissent tellement l'affectivité qu'ils veulent des preuves d'amour. Alors ils agressent la jeune femme ou le jeune garçon qu'ils aiment pour que l'autre leur dise : « tu m'agresses, je t'aime quand même ». Mais ça ne marche pas. Ils se rendent encore plus malheureux. Psychologiquement, on peut agir avec l'aide de psychologues, d'éducateurs, on peut leur expliquer que ce n'est pas une bonne méthode relationnelle. Donc on peut agir, on a un degré de liberté.

Donc ces méthodes éducatives déclenchent plus l'acquisition de facteurs et de processus de résilience, certainement plus que les méthodes instructives. L'école croit qu'elle est trop instructive alors qu'en fait elle est bien plus éducative, à condition que l'art, la peinture, le théâtre, le sport entrent dans l'école en tant qu'éducation. Et quand j'étais à Helsinki par -25 degrés, parmi les fonctions éducatives, il y avait la cuisine, des cours de cuisine à l'école et les garçons faisaient des performances extraordinaires. Les filles et les garçons cuisinaient, ils faisaient des concours de plats. Ensuite ils s'invitaient à manger, ils mettaient la table... C'était charmant. Ils étaient bons, c'étaient des gosses qui avaient 13 ou 14 ans. L'école avait une fonction éducative.

Dans la parité homme-femme, ça jouait un rôle tout à fait important. Ils fabriquaient le plaisir ensemble et ils le partageaient. Je souligne ce mot. Le deuxième récit, c'est le récit partagé.

Si vous me faites taire, il m'est arrivé un malheur, vous ne me croyez pas. Ou j'ai été violée et vous me dites : « tu l'as bien cherché ». Vous me rendez coupable du malheur qui m'est arrivé. Je me tais, je suis malheureux, je répète, je répète, je rumine, je rumine... vous avez aggravé mon syndrome psychosomatique. Vous avez empêché ma résilience.

Si au contraire vous m'invitez au partage verbal, ou au partage émotionnel d'un plat cuisiné, d'un jeu, d'une pièce de théâtre, d'une expédition de tourisme. Avec le partage verbal ou affectif, je ne suis plus seul au monde. Vous me comprenez ou vous ne me comprenez pas mais je vois que vous cherchez à me comprendre. Puisque vous me regardez

quand je parle, vous hochez la tête, vous souriez, je vois bien que vous cherchez à me comprendre. Je ne suis plus seul au monde. Je vais travailler, je vais chercher à vous convaincre, vous dire ce qui se passe en moi. Je ne suis plus seul au monde parce que, sans dire en mot, vous m'avez invité à la parole. Vous m'avez soutenu.

Donc dès l'instant où un récit est partagé, un processus de résilience se met en place et il n'y aura qu'à travailler.

Ensuite, le dernier récit, c'est le récit culturel.

On sait que par exemple en France les juifs survivants, après la persécution des juifs d'Europe, où sur un peuple de 9 millions en Europe, 6 millions ont été tués en un peu plus de deux ans. Pendant 40 ans, en France, il a été à peu près impossible d'en parler. C'est-à-dire qu'il y avait des récits publics mais on disait : « allez, c'est fini tout ça ». La culture française a pratiqué le déni pour se soigner elle même en faisant taire les survivants. « On parle d'autre chose ». Car c'était désagréable de prendre conscience que le gouvernement français avait collaboré avec les nazis. Le gouvernement de Vichy avait collaboré, c'était un souvenir désagréable.

Il en va de même pour la guerre d'Algérie, en France on a encore du mal à en parler. Ce n'est pas une guerre mais une opération de police. 200 000 morts pour les Algériens, ça fait quand même cher pour une opération de police. On ne pouvait pas en parler. Le déni protégeait la culture française. C'est vrai que c'était difficile à dire.

Le déni culturel a empêché le processus de résilience en France chez ceux qui ont fait la guerre d'Algérie, ou sur les survivants juifs de la Shoah.

On travaille avec des psychosociologues qui ont fait des enquêtes sur « qui vous a aidé après votre malheur, votre traumatisme ».

Les médecins, les psychologues: 0,4%, ce ne sont pas des tuteurs de résilience.

Les prêtres, quelle que soit la religion, un peu plus.

Les principaux facteurs de résilience, ça a été, les éducateurs, les artistes et les sportifs. Et quand j'ai travaillé dans les favelas du Brésil — il y en a avec 200 000 habitants — j'y ai accompagné une de mes élèves, Sandra Cabral, qui est devenue professeure à Rio de Janeiro, une ville

merveilleuse. Je suis amoureux de Rio, mais je suis aussi amoureux de Barcelone. Rio est une ville merveilleuse.

J'ai accompagné Sandra dans les favelas de 200 000 habitants. Avant, le gouvernement envoyait la police et l'armée pour faire régner la paix.

La fierté des garçons, plus que des filles, c'était de se battre et d'affronter la police. « Tu as vu comme j'ai été courageux, tu as vu comme... » Leur fierté c'était de se bagarrer.

Maintenant ils ont changé de politique. Ils envoient des footballeurs, des musiciens et des danseurs.

Vous connaissez un petit garçon capable de résister à un footballeur ?

Moi je n'en connais pas. Le footballeur arrivait et tous les petits garçons arrivaient.

Vous connaissez une fille qui peut résister à un guitariste ? Moi je n'en connais pas.

Les enfants accourent quand ces éducateurs artistiques ou sportifs arrivent pour parler et, ensuite, quand le lien a commencé à être tissé, l'éducateur ou l'artiste dit : « tu joues bien au football », « tu as bien appris la musique de Jean-Sébastien Bach ».

C'est ce que j'ai vu. Ces musiciens apprennent à ces gosses immensément pauvres la musique de Jean-Sébastien Bach. Alors ces enfants apprennent la musique très vite et puis ils transforment très vite Jean-Sébastien Bach en un air de samba, mais on est au Brésil et J.-S. Bach en samba c'est très beau. Et 50 % de ces enfants là ont été scolarisés en moins de 5 ans de cette nouvelle politique éducative plus qu'instructive. Les enfants maintenant vont à l'école au lieu d'éprouver la fierté de se battre contre la police ou l'armée.

Conclusion

Voilà les quelques idées que je voulais vous proposer pour dire que, finalement, on est responsable de ne pas appliquer les principes de la résilience puisque maintenant on sait ce qu'il faut faire. Il ne reste plus qu'à convaincre les décideurs politiques de nous aider à le faire.

Merci beaucoup de m'avoir invité.

À propos de l'auteur

Boris Cyrulnik est neurologue, psychiatre et psychanalyste et l'un des fondateurs de l'éthologie humaine. Professeur à l'Université du Var en France et à la tête d'un groupe de recherche en éthologie clinique à l'hôpital de Toulon, il est également l'auteur de nombreux ouvrages.

Il est pas par hasard que le Dr Cyrulnik a étudié si bien dans les traumatismes de l'enfance et le concept de résilience: à sept ans, il a vu comment toute sa famille, les émigrés juifs d'origine russe, ont été déportés dans des camps de concentration, pour ne jamais revenir.

Debates on Education

1. **The Cornerstones of Education in the Future.** Juan Carlos Tedesco. May 2005, 22 p.
2. **Education of the Future and Values.** Javier Elzo. May 2005, 55 p.
3. **Why Aren't Schools Companies?** Christian Laval. May 2005, 30 p.
4. **Education: a Right or a Market?** Joan Coscubiela. May 2005, 18 p.
5. **Is Educational Performance Unlimited?** Andreas Schleicher. July 2006, 27 p.
6. **Solidarity Practice as Pedagogy of Active Citizenship.** María Nieves Tapia. July 2006, 56 p.
7. **Keys to the Success of Education in Finland.** Reijo Laukkanen. July 2006, 26 p.
8. **Education and Immigration: the Socio-Educational Challenges for Second Generations from a Transnational Perspective.** Peggy Levitt. February 2007, 39 p.
9. **Who Builds Identities? The Political Crisis in Schooling.** Salvador Cardús. April 2008, 20 p.
10. **Teachers and the Catalan Educational System. Proposals for Debate.** Miquel Martínez. December 2008, 40 p.
11. **Education in the World of the Diasporas.** Zygmunt Bauman. December 2008, 32 p.
12. **Leadership in Innovative Educational Organizations.** David Hopkins. June 2009, 16 p.
13. **The Crisis of Social Cohesion: School and Employment at a Time of Uncertainty.** Robert Castel. October 2009, 20 p.
14. **Segregation in Schools: Social and Political Challenges.** Vincent Dupriez. December 2009, 28 p.
15. **Responsibility, Autonomy and Evaluations for the Improvement of Schools.** Mats Ekholm. February 2010, 28 p.
16. **Decline of Schools and Conflicts of Principles.** François Dubet. February 2010, 24 p.
17. **The Influence of Origin and Destination Countries in Immigrant Pupils' Performance.** Jaap Dronkers. May 2010, 32 p.
18. **Uncertainty and Creativity: Educating for the Knowledge Society.** Daniel Innerarity. June 2010, 40 p.
19. **Educational Excellence for Everyone: A Possible Reality.** Roser Salavert. September 2010, 28 p.

20. **Perennial Dilemmas Policymakers and Practitioners Face in the Adoption and Classroom Use of ICTs: The US Experience.** Larry Cuban. March 2011, 20 p.
21. **Evolution of Priority Education Policies and the Challenge of Equality.** Jean-Ives Rochex. March 2011, 28 p.
22. **Invisible Learning: Learning in 3D, 360° and 24/7.** Cristóbal Cobo Romaní. April 2011, 44 p.
23. **Alternatives to School Segregation in the US: The Case of Magnet Schools.** Gary Orfield. June 2011, 52 p.
24. **Reading Skills: Key to Learning.** Isabel Solé. January 2012, 32 p.
25. **The Education of Talent: The Role of Schools and Families.** José Antonio Marina. June 2012, 24 p.
26. **Improving the School Environment: Why and How?** Eric Debarbieux. June 2012, 26 p.
27. **Creating Innovative Environments to Improve Learning.** David Istance. July 2012, 32 p.
28. **ICTs and the Transformation of Education in the Knowledge Economy.** Robert B. Kozma. November 2012, 54 p.
29. **World Class Learners: Educating Creative and Entrepreneurial Students.** Yong Zhao. November 2012, 34 p.
30. **Creating Schools that Prepare for the Future.** Richard Gerver. April 2013, 16 p.
31. **Collaborate, Innovate and Lead. The Future of the Teaching Profession.** John MacBeath. June 2013, 30 p.
32. **Is Privatization the Solution? Challenges and Tensions in Education Funding.** Henry Levin. September 2013, 24 p.
33. **The Role of Families in Improving Schools and the Educational System.** Annie Kidder. December 2013, 32 p.
- 34-35. **How Can We Build Student Engagement and an Educational Community?** Valerie Hannon. November 2014, 24 p.
36. **Social Open Learning: Can Online Social Networks Transform Education?** Philipp Schmidt. June 2015, 40 p.
37. **Strategies to Learn how to be an Excellent Teacher / Strategies to Teach Like a Champion.** Doug Lemov. July, 2015, 28 p.
38. **School Wars: Is State Education in Europe at Risk?** Melissa Benn. March, 2016, 36 p.
39. **Neuroscience and Education: How Can We Play, Learn and Be More Creative?** Paul Howard-Jones. May, 2016, 40 p.

40. **Cooperative Learning in Action: Strategies that Work in the Classroom.** Nancy A. Madden. May, 2016, 30 p.

Débats sur l'Éducation est un projet créé par la Fundació Jaume Bofill et l'Universitat Oberta de Catalunya avec la collaboration du MACBA pour promouvoir le débat social sur le futur de l'éducation. Le projet consiste en la réalisation de débats sur des sujets clés, d'actualité et de fond, versant sur les défis et les problèmes auxquels doit faire face l'éducation dans le contexte social, politique et économique de nos jours. Cette collaboration recueille plusieurs exposés d'auteurs de prestige national, au niveau de l'État et aussi international, et qui ont servi à amorcer le débat.

www.debats.cat/en

DÉBATS SUR L'ÉDUCATION | 41

Une initiative de

En collaboration avec

